Alexandra VIATTEAU, dir., *L'Insurrection de Varsovie.
La Bataille de l'été 1944*

Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003, 124 p.

Katia Roquais-Bielak

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6326>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6326

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 424-426

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Katia Roquais-Bielak, « Alexandra VIATTEAU, dir., *L'Insurrection de Varsovie. La Bataille de l'été 1944* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 30 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6326> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6326>

Francfort qui, autour de Theodor Adorno, critiquaient dans l'après-guerre les effets d'un trop grand positivisme esthétique pour réévaluer la notion d'industrie culturelle. Des questionnements relevant sans doute plus d'une sociologie des pratiques culturelles, minimisant alors l'évaluation cognitivo-esthétique telle qu'elle est justifiée dans cet ouvrage, bien que Jarmo Valkola cite aussi les travaux de Michel de Certeau. Mais une nouvelle posture issue du champ de l'esthétique peut-elle tenir compte de ces questions (à cet égard, voir l'ouvrage de Laurent Jullier, *Qu'est-ce qu'un bon film ?*, Paris, Éd. La Dispute, 2002, défendant une approche similaire), bien que le choix des films ici analysés prédisposent à d'autres conclusions ? Doit-on alors dissocier l'éducation de l'art d'une éducation esthétique pour analyser le cinéma ? Si lire un film sur un mode esthétique peut relever d'une nouvelle aventure, comme le propose la conclusion en forme d'épilogue, l'approche définie par Jarmo Valkola s'attache en tout cas à réouvrir un regard plus critique aux sources de l'image. Enfin, la bibliographie, et surtout le glossaire des termes employés, s'avèrent d'une utilité vraiment pratique, significative d'approches plus pragmatiques trop méconnues ici, et sans doute en vogue en Europe du Nord. Enfin, ce livre est dédié à Raymond Durnat, professeur de cinéma à l'East London University, disparu en 2002, et dont les multiples travaux mériteraient aussi une meilleure diffusion en France.

Kristian Feigelson

IRCAV, université Paris 3

Kristian.Feigelson@univ-paris3.fr

Alexandra VIATTEAU, dir., *L'Insurrection de Varsovie. La Bataille de l'été 1944*.

Paris, Presses de l'université de Paris-Sorbonne, 2003, 124 p.

Le livre dirigé par Alexandra Viatteau fait suite à un colloque consacré à la question des enjeux politiques qui ont entouré le soulèvement du peuple de Varsovie contre l'occupant nazi. Cet événement, peu connu et souvent présenté au prisme d'une lecture qui y voit principalement un acte d'héroïsme romantique, est en réalité

très révélateur de la situation géopolitique à la veille de la victoire des Alliés et de la profonde ambiguïté qui marque leur attitude à l'égard de la Pologne « offerte » à Staline, en gage de bonne volonté lors des conférences de Téhéran et de Yalta. En effet, si Londres a accueilli le gouvernement polonais en exil et si ses forces armées participent remarquablement aux opérations de débarquement américain en Europe, Staline décide d'étendre la révolution idéologique aux pays voisins de l'Union Soviétique. Cette démarche se traduit, notamment, par l'installation à Lublin (à l'est de la Pologne), au printemps 1944, d'un gouvernement d'obédience communiste alors que la majeure partie du pays est encore occupée par l'armée allemande. C'est dans ce contexte, et au moment où l'Armée rouge arrive sur les bords de la Vistule, que le gouvernement de Londres donne l'autorisation à l'Armée de l'intérieur (AK) de déclencher l'insurrection de la capitale pour mettre fin à cinq ans de répression et afin d'éviter la libération de la ville par les forces communistes. Le signal est donné le 1^{er} août à 17 heures, premier des 63 jours du soulèvement qui finira par le massacre de la population civile – 200 000 à 250 000 morts – et la destruction systématique du patrimoine architectural. La tragédie humaine qui accompagne cet événement est due au fait que le combat qui se déroulait dans le centre ville avait pour « spectateurs » les soldats de l'Armée rouge qui venaient de libérer la partie de la capitale se trouvant de l'autre côté du fleuve. Et c'est cette passivité, manifestation d'une stratégie implacable, qui est au centre de la plupart des interventions réunies par Alexandra Viatteau.

La parole est donnée aux interlocuteurs, français et polonais, qui viennent des horizons très divers – chercheurs, académiciens, hommes politiques dont certains ont été témoins directs des événements analysés – mais qui s'accordent dans leur aspiration à rendre hommage à la détermination des combattants varsoviens tout en expliquant

les raisons d'un échec « annoncé ». La réflexion s'organise selon trois axes, eux-mêmes représentatifs de la complexité politique extérieure et intérieure à l'époque où éclate l'insurrection. La première partie permet ainsi de rappeler des chiffres, des dates et l'ensemble de la tradition insurrectionnelle, indispensable pour se rendre compte du sacrifice consenti comme de son caractère inéluctable. Par exemple, tout en étant un opposant appréciable à la progression des forces révolutionnaires soviétiques lors de la guerre menée et gagnée par le maréchal Pilsudski en 1920, la Pologne n'a jamais pu bénéficier d'un soutien univoque de la part des Alliés, tant sur le plan matériel militaire qu'au moment des négociations entre les chefs d'État.

Vient ensuite une série d'études comparatives qui mettent en valeur les caractères propres du soulèvement du 1^{er} août 1944. D'abord, en raison d'une unité de lieu car il succède à la révolte du ghetto juif de Varsovie dont le déroulement et la disproportion des moyens entre les adversaires ont été similaires et les contacts entre les rares survivants du ghetto et la résistance polonaise nombreux. En raison d'une unité de temps pour montrer les différences dans le comportement de l'occupant nazi à Paris et à Varsovie, ainsi que les différentes orientations politiques à l'œuvre dans les forces résistantes des deux pays – les soldats de l'AK comptaient dans leurs rangs quelques vingt mille combattants fidèles au gouvernement de Londres contre moins d'un millier de soldats de l'AL (armée du peuple) liée au gouvernement de Staline. La troisième étude comparative révèle une unité d'action qui existe entre la bataille de 1920 – le fameux « miracle sur la Vistule » où, contre toute attente, l'Armée rouge a dû s'avouer vaincue – et celle de 1944 qui voulait, entre autres, éviter une entrée triomphante et symbolique des Soviétiques dans la capitale. Ces considérations préparent le troisième volet de l'ouvrage qui tente d'établir le statut de l'insurrection qui serait plutôt une bataille organisée, préparée et

engagée selon une stratégie militaire, voulue par le gouvernement en exil. En effet, depuis la chute du régime communiste, il est possible d'avoir accès à des documents, notamment des films tournés pendant les combats, qui montrent différents aspects militaires et stratégiques propres à un affrontement entre deux armées plutôt qu'à un sursaut héroïque et désespéré. C'est ainsi que l'on peut comprendre la durée de la bataille, prévue initialement pour cinq jours, temps au bout duquel l'Armée rouge était supposée rejoindre l'Armée de l'intérieur. L'appréciation des faits prend un tout autre éclairage et nombreux sont les historiens qui soutiennent que, sans les deux mois et demi d'attente décidée par Staline, la jonction entre les Alliés et l'Armée rouge aurait eu lieu non pas à Berlin, mais sur le Rhin.

À défaut d'avoir empêché l'annexion de la Pologne par le camp communiste, l'insurrection du 1^{er} août 1944 aurait permis de limiter la présence militaire et idéologique de l'Union Soviétique dans l'Europe d'après la guerre. Si tel est effectivement le poids de la bataille de Varsovie, on peut se poser plusieurs questions au sujet de la discrétion qui l'entoure. Certains manuels d'histoire ou des ouvrages consacrés à la Seconde Guerre mondiale, et étudiés par Alexandra Viatteau, ignorent cet épisode ou en donnent une interprétation conforme aux souhaits de la propagande communiste. Il y va d'une complaisance et d'un aveuglement volontaire au mépris des événements et des informations qui arrivent malgré tout à la connaissance des hommes politiques occidentaux. Comme le souligne Jean-François Revel, le véritable mystère de la désinformation concernant cette période n'est pas de « savoir ce qui se passait dans les pays communistes mais ce qui se passait dans les têtes occidentales ». D'où, sans doute, l'inévitable comparaison avec l'assassinat de 15 000 officiers polonais à Katyn par le NKVD et son traitement lors du procès à Nuremberg qui a tenté d'établir la culpabilité des Allemands. Il a fallu attendre Boris Eltsine pour « découvrir » l'ordre

signé par le *Politburo* et plus encore pour que les médias et les encyclopédies en parlent.

Ainsi, dans la dernière partie de l'ouvrage, l'insurrection de Varsovie s'inscrit-elle dans un ensemble de processus de désinformation et de propagande que les participants du colloque cherchent à analyser et à expliquer. Loin d'accuser les médias d'être un instrument involontaire de la désinformation ne produisant que des versions et des communiqués officiels, Alexandra Viatteau élargit le problème à l'édition, la culture et l'éducation. Elle cite, par exemple, les programmes d'histoire pour les classes de Terminale et les directives pour les enseignants (ministère de l'Éducation nationale, Paris, le 20 juillet 2001) à qui l'on demande de traiter la Pologne comme une victime du nazisme exclusivement, en dépit du pacte Molotov-Ribbentrop. L'auteur finit son intervention et clôt l'ouvrage par cette phrase du législateur qui donne une idée de l'ampleur de la manipulation au sein même de l'enseignement : « La notion de régime totalitaire est de celles qui font problème. Elle a été un instrument de la guerre froide qui impliquait une identité de nature entre les régimes fascistes et le communisme stalinien, affirmation qui ne résiste pas à l'analyse historique » (p. 123).

Katia Roquais-Bielak

Université de Bourgogne

CREM, université de Metz

katia.roquais@u-bourgogne.fr